Annali - sezione romanza (2019) LXI, 1 © Università degli studi di Napoli "L'Orientale" – ISSN 0547-2121

MAXIME NORMAND
Cours de civilisation française de la Sorbonne
maxnormand@hotmail.com

INTERTEXTUALITÉ ET INDÉCIDABILITÉ : LA PRÉSENCE DE L'ECCLÉSIASTE DANS LES *MAXIMES* DE LA ROCHEFOUCAULD

Résumé : Au XVII^e^ siècle, en France, la figure de Salomon, et son livre phare, l'Ecclésiaste, sont l'objet d'une faveur immense, et ce, dans des milieux aussi divers que les dévots, les libertins et les sceptiques chrétiens. Dans l'ordre du discours moral, l'Ecclésiaste est une référence incontournable. Il est légitime de présupposer que La Rochefoucauld a lu et médité l'Ecclésiaste, et qu'il connaissait bien ce livre. On sent bien, aussi, qu'il y a quelque chose de commun dans le ton, dans l'humeur, dans l'atmosphère, dans la manière d'écrire enfin de l'Ecclésiaste et de La Rochefoucauld, qui combine le style coupé, la brièveté, la discontinuité associés à un discours critique sur l'homme. Néanmoins l'intertexte biblique se laisse difficilement saisir dans l'œuvre de La Rochefoucauld, et pour en analyser le fonctionnement, encore faut-il pouvoir en attester la présence. Ce que nous voudrions, c'est caractériser l'indécidabilité intertextuelle des *Maximes* et, néanmoins, tenter de la contourner en montrant que lorsque La Rochefoucauld laisse à sa plume davantage de fantaisie et de jeu, comme c'est le cas dans ses *Réflexions diverses*, la voix de l'Ecclésiaste s'y fait nettement plus audible. Après avoir rappelé l'importance de la référence à l'Ecclésiaste à l'âge classique, nous nous pencherons sur les difficultés que la maxime oppose à la recherche intertextuelle. Un détour par ses *Réflexions diverses* nous permettra de mieux cerner le rapport que La Rochefoucauld entretient avec l'intertexte biblique et sa paradoxale sagesse.

Abstract : During the French seventeenth century, the figure of Solomon and his seminal book, Ecclesiastes, were major references for such diverse groups as devotees, libertines and Christian sceptics. La Rochefoucauld probably knew this book well. His thinking, his writing and the mood which pervades his work have a lot in common with it. First of all, the *Maximes* and Ecclesiastes share the style coupé, the brevity and the discontinuity associated with a critical discourse on man. Nevertheless, in his work, the biblical intertext is difficult to grasp and define in a precise way. At the same time as we characterize the intertextual undecidability of the *Maximes*, we would like to step

around it by showing that when La Rochefoucauld leaves more fantasy and playfulness to his writing, as in his *Réflexions diverses*, the voice of Ecclesiastes makes itself heard much more clearly. After giving a picture of what became of Ecclesiastes during the Classical Age, we will dwell upon the difficulties the *Maximes* by La Rochefoucauld create for our intertextual research. A digression through his *Réflexions diverses* will allow us to shed light upon the relationship which La Rochefoucauld entertains with the biblical intertext and its paradoxical wisdom.

1. Introduction

Au XVIIe siècle, en France, la figure de Salomon, et son livre phare, l'Ecclésiaste, sont l'objet d'une faveur immense, et ce, dans des milieux aussi divers que les dévots, les libertins et les sceptiques chrétiens. Dans l'ordre du discours moral, l'Ecclésiaste est une référence incontournable. Il est légitime de présupposer que La Rochefoucauld a lu et médité l'Ecclésiaste, et qu'il connaissait bien ce livre. On sent bien, aussi, qu'il y a quelque chose de commun dans le ton, dans l'humeur, dans l'atmosphère, dans la manière d'écrire enfin de l'Ecclésiaste et de La Rochefoucauld, qui combine le style coupé, la brièveté, la discontinuité associés à un discours critique sur l'homme. Néanmoins l'intertexte biblique se laisse difficilement saisir dans l'œuvre de La Rochefoucauld, et pour en analyser le fonctionnement, encore faut-il pouvoir en attester la présence. Ce que nous voudrions, c'est caractériser l'indécidabilité intertextuelle des *Maximes* et, néanmoins, tenter de la contourner en montrant que lorsque La Rochefoucauld laisse à sa plume davantage de fantaisie et de jeu, comme c'est le cas dans ses *Réflexions diverses*, la voix de l'Ecclésiaste s'y fait nettement plus audible. Après avoir rappelé l'importance de la référence à l'Ecclésiaste à l'âge classique, nous nous pencherons sur les difficultés que la maxime oppose à la recherche intertextuelle. Un détour par ses *Réflexions diverses* nous permettra de mieux cerner le rapport que La Rochefoucauld entretient avec l'intertexte biblique et sa paradoxale sagesse.

2. Le livre des vanités

Écrit au milieu du troisième siècle av. J.-C. dans une langue hébraïque teintée d'araméen, l'Ecclésiaste se présente comme une succession de collections de sentences (*Mâchal*) plus ou moins reliées entre elles. Le terme d'Ecclésiaste traduit le nom hébreu *Qohélet*. L'Ecclésiaste est celui qui prend parole dans une assemblée. L'auteur, le "je" (distinct du rédacteur qui apparaît au prologue et à l'épilogue) se présente lui-même comme roi d'Israël à Jérusalem et fils de David. Il s'identifie donc à Salomon. Il appartient, comme Job, au mouvement de la sagesse contestataire qui remet en cause la morale rétributive du livre des Proverbes.

Malgré son scepticisme, ses invitations à jouir et le détachement qu'il affiche à l'égard de l'histoire sainte et des questions théologiques, l'Ecclésiaste a été intégré au corpus biblique, tant dans sa version hébraïque que chrétienne (concile d'Hippone (393), puis conciles de Carthage (397 et 419)). Dans la Bible hébraïque, l'Ecclésiaste est classé parmi les Écrits (*Ketoubim*). Dans la Bible catholique, il fait partie, avec Proverbes, Job, la Sagesse et l'Ecclésiastique, des Livres Sapientiaux.

Pendant les premiers siècles de l'Église, les Pères ne lui ont consacré qu'un nombre restreint de commentaires[1]. À la fin du XVI[e] siècle et au début du XVII[e] siècle, la situation s'inverse. Les grands commentaires de l'Écriture d'Estius[2], Menochio[3], et surtout Cornelius a Lapide[4] sont publiés. L'Ecclésiaste est commenté aussi par Pineda[5], Lorin[6] et Salazar[7]. Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, en France, il est

[1] Cf. Karine lanini, *Dire la vanité à l'âge classique*, Champion, Paris 2006.

[2] Cf. Estius, *Annotationnes aureae in praecipua ac difficiliora sacrae scripturae loca*, Coloniae Agrippinea 1622.

[3] Cf. Giovanni Stefano Menochio, *Commentarii totius Sacrae Scripturae* (1630), Venetiis 1758, 3 vol.

[4] Cf. Cornelius a Lapide, *Commentaria in Scriptura sacram […]*, Paris 1866-1868.

[5] Cf. J. de Pineda, *Commentarii in Eccle.*, Séville 1619, Paris 1620.

[6] Cf. J. Lorin, *Commentarii*, Lyon 1606.

[7] Cf. Ferdinandi Quirini de Salazar, *Expositio in Eccl*, Paris 1619.

commenté par Jean Maury[8] et François Péan de La Crouillardière[9]. À cette époque, les paraphrases de l'Ecclésiaste fleurissent[10]. Parmi elles : l'*Explication abrégée du livre de l'Ecclésiaste* du jésuite Gorse, la *Traduction ou paraphrase sur le livre de l'Ecclésiaste de Salomon*, et *La Morale du sage* de Marie-Éléonore de Rohan[11], *Les conseils de la Sagesse ou le recueil des maximes de Salomon les plus nécessaires pour se conduire sagement* du père Boutauld[12] (1680) et du même père *La suite des conseils de la Sagesse* (1683).

En cette seconde moitié du XVII[e] siècle, l'Ecclésiaste est devenu l'un des lieux incontournables du discours moral. Ainsi, dans son *Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte*, Bossuet enjoint au chrétien de lire en premier lieu, dans le corpus de l'Ancien Testament, les Livres Sapientiaux, et notamment l'Ecclésiaste :

> Il faut apprendre dans l'Ecclésiaste à mépriser tous les biens du monde, et même à mépriser l'homme, selon ce qu'il a de corrompu, où il n'est guère élevé au-dessus des bêtes ; mais il se doit estimer beaucoup par le rapport qu'il a à Dieu, comme il paraît au dernier chapitre[13].

Il appartient à l'Ecclésiaste de nous détourner de la vanité du monde. Ce livre est la propédeutique à la véritable conversion.

Au Moyen âge, à la Renaissance et à l'âge classique, le prestige de l'Ecclésiaste dépasse de loin la sphère de la littérature morale et

---

[8] Cf. Jean Maury, *Theatrum universae, seu Excursus morales in Ecclesiasten Salomonis, commentaires moraux sur l'Ecclésiaste,* L. Billaine, Paris 1646.

[9] Cf. François Péan de La Crouillardière, *Commentaire littéral et moral sur les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse et l'Ecclésiastique*, J. de La Caille, Paris 1673.

[10] Cf. Gorse, *Salomon, ou Explication abrégée du livre de l'Ecclésiaste*, P. Ménard, Paris 1654.

[11] Cf. Marie-Eléonore de Rohan, *Traduction ou paraphrase sur le livre de l'Ecclésiaste de Salomon*, François Muguet, Paris1665 ; *La Morale du sage*, Paris, Claude Barbin, 1667 ; *La Morale de Salomon, contenant ses Proverbes, l'Ecclésiaste et la Sagesse*, Jean Boudot, Paris 1691.

[12] Cf. Père M. Boutauld, *Les conseils de la Sagesse ou le recueil des maximes de Salomon les plus nécessaires pour se conduire sagement, avec des réflexions sur ces maximes*, Mabre-Cramoisy, Paris 1680 ; *La suite des conseils de la Sagesse* (1683), Mabre-Cramoisy, Paris 1684.

[13] Jacques-Bénigne Bossuet, *Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte*, dans *Œuvres*, Paris, Louis Vivès, 1862, p. 3.

religieuse. La figure du roi Salomon est un *topos* littéraire et philosophique. Au XVII[e] siècle les libertins s'emparent de l'Ecclésiaste pour justifier leur hédonisme – ils en apprécient particulièrement les injonctions à boire et à manger[14] – et mettre au jour les incohérences bibliques[15].

L'Ecclésiaste, enfin, informe en profondeur l'œuvre de Michel de Montaigne. C'est ce que montre Antoine Compagnon dans son article "Vaines pointures, mais toujours pointures": Montaigne et l'Ecclésiaste"[16]. Sur les quarante-cinq citations bibliques que comptent les *Essais*, vingt proviennent de l'Ancien Testament, et parmi celles-ci dix de l'Ecclésiaste. Sur les soixante-cinq sentences peintes de la librairie, douze sont empruntées à l'Ecclésiaste. Antoine Compagnon écrit : " On serait tenté de conclure de ces quelques données que le texte que Montaigne identifie à la sainte Parole ou à la sainte Écriture est principalement l'*Ecclésiaste*, voire que l'*Ecclésiaste* constitue pour lui l'essentiel de la Bible"[17]. Et en effet, la pensée de Montaigne recoupe en de nombreux points celle de l'Ecclésiaste : le scepticisme, l'hédonisme, la conscience de la vanité et de l'ambiguïté de l'existence humaine, et malgré cela, la préservation d'un sentiment religieux et de la " crainte de Dieu"[18].

Salomon est l'une des références centrales du scepticisme chrétien qui se développe à la suite de Montaigne et de Charron[19]. Dans *Philosophie épicurienne et littérature au XVII[e] siècle*[20], Jean-Charles Darmon montre comment Gassendi fait de l'Ecclésiaste un pyrrhonien et se sert de lui contre les aristotéliciens. Il montre aussi comment,

[14] Ecclésiaste $5_{17\text{-}19}$; $9_{7\text{-}9}$.

[15] Pierre Force, *Le problème herméneutique chez Pascal*, Vrin, Paris 1989, p. 57.

[16] Cf. *Littérature et vanité, La trace de l'Ecclésiate de Montaigne aux temps présents*, Jean-Charles Darmon (dir.), PUF, Paris 2011, p. 9-27.

[17] *Ibid*., p. 19-20.

[18] *Ibid*., p. 27.

[19] Cf. Charron, *De la Sagesse*, Fayard, Paris, "Corpus", 1986 (1601), "Quatrième considération de l'homme moral", préface, p. 227.

[20] Jean-Charles Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII[e] siècle*, PUF, Paris 1998, p. 321-323.

quelques décennies plus tard, le moraliste Saint-Évremond confère dans son œuvre une place éminente à Salomon. Saint-Évremond apprécie tout particulièrement l'ambivalence de l'Ecclésiaste[21].

On le voit, les moralistes classiques, et notamment La Rochefoucauld, baignent dans une culture où l'Ecclésiaste est non seulement hautement prisé, mais l'objet de débats passionnés. Ce texte s'enrichit pour eux de toutes ces harmoniques religieuses, philosophiques et symboliques. Parmi celles-ci, la réflexion développée par leur illustre précurseur, Michel de Montaigne, n'est pas des moindres.

3. L'indécidabilité intertextuelle des maximes

Pour autorisée et légitime que soit la recherche de l'intertextualité de l'Ecclésiaste dans les *Maximes* de La Rochefoucauld, elle se heurte à une série d'obstacles que l'on pourrait à bon droit qualifier de rédhibitoires. Dans ses *Maximes* et ses *Réflexions diverses*, La Rochefoucauld ne cite jamais l'Ecclésiaste.

La Rochefoucauld obéit à deux principes de l'esthétique classique et mondaine : les citations, qui sentiraient l'école et le pédant, sont écartées. Le sacré et le profane appartiennent à deux ordres distincts qu'on ne mélange pas. La référence à un texte sacré dans une œuvre profane, qui relève du jeu littéraire, du divertissement, serait perçue à la fois comme religieusement blasphématoire et littérairement de mauvais goût. Elle gâcherait tout le plaisir.

De même, la généralité des *Maximes*, associée à la brièveté et à leur formulation abstraite ouvre à la possibilité d'une multitude de lectures intertextuelles, mais elle rend aussi vaine toute entreprise d'établir une filiation. Si on pressent un lien entre telle maxime et telle sentence de l'Ecclésiaste, si on suspecte une allusion ou un jeu implicite avec la

[21] *Ibid*., p. 323 : "Saint-Évremond, lui, va y [sur l'Ecclésiaste] projeter toute une série de contradictions, d'ambiguïtés, d'indéterminations irréductibles ; et exhiber sous toutes leurs facettes une polysémie vivante qui lui soit propre ; une instabilité foncière du sens ; une série non de concordances externes mais de discordances internes". Saint-Évremond, *Œuvres en prose*, éd. R. Ternois, 4 vol., STFL, Didier, Paris, 1965, t. 2, p. 129-131.

référence, en donner la preuve semble une tâche impossible. Ainsi à propos du thème de la vanité, le thème central de l'Ecclésiaste, son *leitmotiv*[22] :

> Ecclésiaste 1_2
> Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, et tout n'est que vanité[23].

Le terme de "vanité", "*vanitas*" en latin, traduit l'hébreu "*Hébel*" qui signifie buée, souffle, fumée[24]. Dans l'Ecclésiaste, le terme prend aussi un sens abstrait, proche de néant, "rien", "absurde" ; "non-sens" traduit un exégète contemporain[25]. Dans l'Ecclésiaste, sans intervention d'un vocabulaire métaphysique, la question de l'être est posée. Dire "tout est vanité" revient à dire : l'être est vide, sans consistance. En découle une remise en question qui n'épargne aucune des valeurs humaines.

Des *Maximes* de La Rochefoucauld, on peut dire qu'elles visent tout entière à déceler la vanité des hommes et de leurs soi-disant vertus. Il ne s'agit pas seulement de critiquer le paraître et la vaine gloire, mais plus fondamentalement de la quasi-impossibilité d'établir, pour une action, un motif qui ne soit pas hideux, absurde, contradictoire ou futile. Très rapidement après leur parution, elles sont perçues comme l'icône de la condamnation de la vanité humaine. C'est ce que montre cette définition du *Dictionnaire Richelet* paru en 1680 qui cite trois des maximes :

> Vanité, s. f. Orgueil. [On parle peu quand la vanité ne fait point parler. La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie. Quelque

[22] Le refrain de la vanité revient en Ecclésiaste 2_1 ; 2_{11} ; 2_{15} ; 2_{17} ; 2_{23} ; 2_{26} ; 4_4 ; 4_8 ; 6_2 ; 6_9 ; 8_{10} ; 8_{14} ; 11_8 ; 11_{10} ; 12_8.

[23] Nous citons la Bible dans la traduction de Lemaître de Sacy : La Bible, Louis-Isaac Lemaître de Sacy (trad.) et Ph. Sellier (éd.), Robert Laffont, Paris 1990.

[24] "Fumée" est le terme retenu par André Chouraqui dans sa traduction de la Bible (éd. Desclée de Brouwer, 2007).

[25] Voir Jésus María Asurmendi, *Du non-sens : l'Ecclésiaste*, Paris, Éd. du Cerf, 2012 et M. V. Fox, *A time to tear down and a Time to Build up*, Cambridge, Michigan 1999, p. 27-49.

> prétexte que nous donnions à nos afflictions ce n'est souvent que l'intérêt & la vanité qui les causent. Le Duc de la Rochefoucaud[26].

Néanmoins, les *Maximes* restent cantonnées dans le champ de l'humain et du psychologique. Elles ne visent pas, comme l'Ecclésiaste, une vanité métaphysique[27]. Le mot "vanité" qui apparaît dans 8 des maximes[28] de l'édition de 1678 y désigne, comme nous l'avons vu, l'orgueil, l'image illusoire, exagérément favorable, que nous avons de nous-mêmes. En évitant de donner au terme "vanité" un sens précisément identique à celui que lui donne l'Ecclésiaste, La Rochefoucauld évite d'associer trop étroitement son œuvre à ce livre et à sa gravité philosophique.

On pourrait se pencher plus précisément sur certaines maximes qui, pour faire fortement penser au texte de l'Ecclésiaste, se dérobent à l'analyse :

> Ecclésiaste 7$_{17}$
> Ne soyez pas trop juste, et ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que vous n'en deveniez stupide.
>
> M209. Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit[29].

Ou bien :

> Ecclésiaste 1$_{7}$
> Tous les fleuves entrent dans la mer, et la mer n'en regorge point. Les fleuves retournent au même lieu d'où ils étaient sortis pour couler encore.
>
> M171. Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

Ces cas sont indécidables.

---

[26] *Dictionnaire Richelet dans Le Grand Atelier historique de la langue française*, CD-ROM, Redon, Paris 2002.

[27] Cf. Hélène Michon, *La vanité : de Pascal à La Rochefoucauld*, in *Discours et enjeux de la vanité, Littératures classiques*, n° 56, Champion, Paris 2005, p. 267-278.

[28] M 137, 200, 232, 388, 389, 443, 467, 483.

[29] La Rochefoucauld, *Maximes, Mémoires, œuvres diverses*, Truchet Jacques et Escola Marc (éd.), Classiques Garnier, "La Pochothèque", Paris 2001, p. 161.

4. Le détour par les *Réflexions diverses*

L'écriture *des Réflexions diverses* s'étale, comme celle des *Maximes*, de 1659 (au plus tard) jusqu'à la mort de leur auteur en 1680. Elles n'ont été publiées, à titre posthume qu'en 1731. On peut faire l'hypothèse que, du fait de leur style, plus ample, davantage porté à la digression et à l'exemple, moins abstrait, la recherche intertextuelle aura, avec les *Réflexions diverses*, davantage de chances d'aboutir qu'avec les *Maximes*. Et en effet, le titre même de la *Réflexion XI, Du rapport des hommes et des animaux* évoque l'Ecclésiaste et son analogie entre l'homme et l'animal :

> Ecclésiaste 3
> 18. J'ai dit en mon cœur, touchant les enfants des hommes, que Dieu les éprouve et qu'il fait voir qu'ils sont semblables aux bêtes.
> 19. C'est pourquoi les hommes meurent comme des bêtes, et leur sort est égal. Comme l'homme meurt, les bêtes meurent aussi. Les uns et les autres respirent de même, et l'homme n'a rien de plus que la bête : tout est soumis à la vanité.

La Rochefoucauld s'appuie sur la physiognomonie, l'une des sciences de son temps, néanmoins, il se sert de l'analogie animale, comme l'Ecclésiaste, pour rabaisser l'homme et nier sa nature spirituelle.

Dans la *Réflexion XVIII*, *De la Retraite*, la présence de l'Ecclésiaste est plus nettement perceptible. Le livre biblique consacre ses dernières réflexions[30], juste avant son épilogue, au thème de la vieillesse :

> Ecclésiaste $11_{8\text{-}10}$
> 8. Si un homme vit beaucoup d'années, et qu'il se réjouisse dans tout ce temps-là, il doit se souvenir de ce temps de ténèbres et de cette multitude de jours, qui, étant venus, convaincront de vanité tout le passé.
> 9. Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse ; que votre cœur soit dans l'allégresse pendant votre premier âge ; marchez selon les voies de votre cœur et selon les regards de vos yeux, et sachez que Dieu vous fera rendre compte en son jugement de toutes ces choses.

[30] Ecclésiaste 11_{8}-12_{7}.

> 10. Bannissez la colère de votre cœur ; éloignez le mal de votre chair ; car la jeunesse et le plaisir ne sont que vanité.
>
> Ecclésiaste 12[1-2]
> Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse, avant que le temps de l'affliction soit arrivé, et que vous approchiez des années dont vous direz : Ce temps me déplaît ;
> Avant que le soleil, la lumière, la lune et les étoiles s'obscurcissent, et que les nuées retournent après la pluie ; […]

La réflexion de l'Ecclésiaste prend pour point de départ la tristesse de la vieillesse. Ce temps ténébreux, monotone et indéfini, comme celui des ombres du *Shéol*, porte le discrédit sur toute la vie, elle convainc "de vanité tout le passé". Il ne s'agit pas de se désespérer. L'Ecclésiaste préconise au contraire au jeune homme de jouir autant qu'il est possible et autant qu'il est permis des temps de bonheur qui lui sont donnés, mais tout en gardant en mémoire cette vérité qu'ils ne dureront pas et qu'ils ne sont que vanité. Au chapitre 12, le poème de la vieillesse évoque le déclin et la décrépitude de toute chose, à commencer par les éléments du cosmos, soleil, lumière, lune et étoiles – il s'agit d'une apocalypse –. Il est ensuite question des gardes, des hommes forts, des femmes, des musiciennes (les filles de l'harmonie), des animaux (sauterelles), des végétaux (câpres) et de la maison. Toutes ces choses sont laissées à l'abandon.

Dans la description ironique et amère que La Rochefoucauld fait de la vieillesse, on reconnaît les thèmes de l'Ecclésiaste[31] :

> *Réflexion XVIII, De la Retraite*
> Je m'engagerais à un trop long discours si je rapportais ici en particulier toutes les raisons naturelles qui portent les vieilles gens à se retirer du commerce du monde : le changement de leur humeur, de leur figure et l'affaiblissement des organes les conduisent insensiblement, comme la plupart des autres animaux, à s'éloigner de la fréquentation de leurs semblables […] l'expérience leur a fait

[31] Voir aussi *Réflexion IX, De l'Amour de la Vie* ; et M430.

> connaître le prix de ce que tous les hommes désirent dans la jeunesse et l'impossibilité d'en jouir plus longtemps ; […] Ils n'ont plus de part aux premiers biens qui ont d'abord rempli leur imagination ; ils n'ont même presque plus de part à la gloire : celle qu'ils ont acquise est déjà flétrie par le temps, et souvent les hommes en perdent plus en vieillissant qu'ils n'en acquièrent. Chaque jour leur ôte une portion d'eux-mêmes ; ils n'ont plus assez de vie pour jouir de ce qu'ils ont, et bien moins encore pour arriver à ce qu'ils désirent ; ils ne voient plus devant eux que des chagrins, des maladies et de l'abaissement ; tout est vu, et rien ne peut avoir pour eux la grâce de la nouveauté ; le temps les éloigne imperceptiblement du point de vue d'où il leur convient de voir les objets, et d'où ils doivent être vus. […] enfin ils oublient le monde, qui est si disposé à les oublier ; leur vanité même est consolée par leur retraite, et avec beaucoup d'ennuis, d'incertitudes et de faiblesses, tantôt par piété, tantôt par raison, et le plus souvent par accoutumance, ils soutiennent le poids d'une vie insipide et languissante[32].

L'ennui de cette vie "insipide et languissante", l'état intermédiaire de mort-vivant : "Chaque jour leur ôte une portion d'eux-mêmes ; ils n'ont plus assez de vie pour jouir de ce qu'ils ont, et bien moins encore pour arriver à ce qu'ils désirent", la nécessité de tristesse et d'accablement à laquelle le vieillard est soumis, la déformation générale de sa perception, l'évolution du monde qui l'environne, la monotonie des jours, recoupent le pessimisme de la vieillesse de l'Ecclésiaste. La comparaison de cette impossibilité de "jouir" aux jouissances de la jeunesse est cruelle. La conscience de ce temps qui "flétrit", de ce temps entropique par l'action duquel l'homme a tout à perdre et rien à gagner nous rappelle les considérations déceptives de l'Ecclésiaste : "souvent les hommes en [la gloire] perdent plus en vieillissant qu'ils n'en acquièrent". Enfin, la comparaison animale, chère à La Rochefoucauld, entre dans cette même atmosphère de scepticisme impitoyable. La proposition : "*rien* ne peut avoir pour eux la grâce de la *nouveauté*", nous paraît une

[32] La Rochefoucauld, *op. cit.*, p. 742.

inversion intéressante du verset : "*Rien n'est nouveau* sous le soleil, et nul ne peut dire : Voilà quelque chose de nouveau ; car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous"[33]. Le nihilisme de l'Ecclésiaste est récusé et mis sur le compte de la vieillesse. Peut-être que ce portrait de la vision vieillissante, c'est l'Ecclésiaste qui en fournit l'exemple à La Rochefoucauld, et qu'en produisant ce portrait psychologique du lien qui unit la vieillesse à la retraite, celui-ci fournit une interprétation ironique du texte de l'Ecclésiaste. Il classe son auteur au nombre de ces vieillards accablés qui n'ont plus d'autres ressources que la critique dépressive et, tel le cardinal de Retz, la retraite hypocrite[34].

Pourtant, le pessimisme et la lucidité de l'Ecclésiaste ont bien des traits communs avec la vision de La Rochefoucauld. Et en effet, comme l'a montré Laurent Thirouin, ce dernier n'hésite pas à se prendre lui-même comme cible de sa propre critique. Son langage, son autorité ne sont-ils pas les premiers objets de sa contestation[35]? La possibilité de la connaissance n'est-elle pas niée par celui-là qui s'exprime avec tant d'autorité et de force ? Et l'Ecclésiaste, vieillard lucide, à la profonde expérience, confronté à son propre désespoir, le vieillard La Rochefoucauld ne se reconnaîtrait-il pas en lui ?

5. La sagesse rejetée, la sagesse en reste

L'homologie entre l'œuvre de La Rochefoucauld et l'Ecclésiaste réside moins dans des reprises textuelles repérables que dans une posture qui met l'accent sur les paradoxes de la sagesse. Dans l'Ecclésiaste, Salomon raconte sa quête de la sagesse. Mais le fruit de cette

[33] Ecclésiaste 1$_{10}$. Dans ces citations, c'est nous qui soulignons.

[34] Cf. *Portrait du cardinal de Retz* (La Rochefoucauld, *op. cit.*, p. 793) : "La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui".

[35] Laurent Thirouin, *Paradoxe et contradiction dans le discours des moralistes français au XVII^{e} siècle*, in Pierre Force et David Morgan (dir.), *De la morale à l'économie politique. Dialogue franco-américain sur les moralistes français. Actes du colloque de Columbia University (NY), 14-16 octobre 1994*, n° 6, 1996, p. 26.

quête est amer. L'acquisition de la sagesse demande beaucoup d'efforts et elle est vaine. Qui plus est, la sagesse rend triste. Le sage est en proie au sentiment d'indignation :

> Ecclésiaste 1$_{13\text{-}18}$
> 13. Je résolus en moi-même de rechercher et d'examiner avec sagesse ce qui se passe sous le soleil. Dieu a donné aux enfants des hommes cette fâcheuse occupation qui les exerce pendant leur vie. […]
> 18. Parce qu'une grande sagesse est accompagnée d'une grande indignation, et que plus on a de science plus on a de peine.

La Rochefoucauld, lui, se montre très critique envers les prétentions du sage stoïcien[36] :

> M20. La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.
>
> M323. Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

La constance n'est qu'un art théâtral. Elle ne porte que sur la maîtrise du corps, elle ne concerne pas la maîtrise du cœur. La maxime 323 met, comme la sagesse traditionnelle, la sagesse sur le même plan que les biens. Mais c'est pour montrer qu'elle n'a rien de plus, et que peut-être elle n'est rien de plus. La sagesse est faite pour résister aux revers de l'existence, mais si ceux-ci sont vraiment graves, s'ils mettent en cause nos biens, alors notre sagesse disparaît. C'est dans l'occasion où elle devait se révéler qu'elle se dissipe. Dans la maxime 65, le moraliste dénie à la prudence toute efficacité :

> Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement.

[36] On trouve cependant dans son œuvre des moments où la sagesse est célébrée pour ses bienfaits. ME38 : "Il faut peu de choses pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre le fol content ; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables", M41 : "La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps".

> Ecclésiaste 2[15]
> J'ai donc dit en moi-même : Si je dois mourir aussi bien que l'insensé,
> que me servira de m'être plus appliqué à la sagesse ?

Néanmoins, en dépit des critiques dont la sagesse est l'objet, elle n'est pas abandonnée. Malgré son amertume et son affliction, l'Ecclésiaste n'en continue pas moins de discourir et de procurer une sagesse. De même, La Rochefoucauld a beau saper son propre discours[37], il entend donner des instruments pour voir la vérité, ou tout au moins pour écarter le faux.

Dans les livres brefs, purs, durs de La Rochefoucauld résonne la voix du sage biblique. On croit reconnaître les échos et les harmonies de la mélopée de Salomon dans le sentiment mélancolique qu'exhalent les *Maximes*. Mais de même que l'Ecclésiaste se moque de la sagesse, La Rochefoucauld se moque des discours sages, surtout quand, comme le sien, ils sont emprunts d'amertume et de pessimisme. On pourrait percevoir comme une forme de pudeur méchante dans la *Réflexion XVIII*, *De la Retraite*. Et pourtant, plus le texte de La Rochefoucauld critique son intertexte, plus il semble chercher à le nier et à l'effacer, plus il s'en rapproche.

[37] Laurent Thirouin, art. cit., p. 28 : "Convaincu, bien plus que nous ne le sommes, de la nécessité de tenir un discours sur l'homme, il [le moraliste classique] construit une œuvre qui rend compte principalement de l'impossibilité d'une telle tâche. Personnification conjointement d'une ambition et d'une impuissance, le moraliste classique garde pour nous une attitude exemplaire".